

Le XX^{ème} siècle fut marqué par la violence des guerres mondiales de 1914-1918 et de 1939-1945. Or aujourd'hui encore, l'Histoire se répète avec la guerre en Ukraine par exemple qui dure depuis 2022 ou bien la guerre en son Éthiopie, qualifiée par l'Humanity International de conflit le plus brutal du monde. N'existe-t-il pas alors un moyen pour éviter que l'Histoire se répète perpétuellement ? Un moyen de diminuer cette violence brutale ? La littérature m'apparaît alors ^{l'éprouvée} dans ce contexte, pour dire ou du moins tenter de dire les différentes formes de violences, les soumettre à un jugement, les dénoncer et en témoigner au plus proche de la réalité ou bien encore susciter ^{insuffler} un nouveau souffle, un nouvel espoir à ceux qui luttent contre la violence de l'histoire. La littérature me semble alors être comparable à un refuge, un endroit où l'expression de la violence est libre et peut s'apparenter à différentes formes. De ce fait, je vais m'interroger sur la question suivante : "Que peut dire la littérature face à la violence de la guerre ?"

Tout d'abord, la littérature peut témoigner et dénoncer la violence de la guerre.

En 1940, la France est occupée et se retrouve confrontée à différentes formes de violence, physiques et morales comme le rattachement (qui pousse les gens à bout de leurs limites) ou bien encore le travail forcé. Il y a aussi violence que beaucoup oublient ; celle de la privation de la liberté d'expression. En effet, seule la Nouvelle Revue Française (qui prône la collaboration) est

autorisée. Je trouve cela scandalisant d'empêcher l'accès à la lecture, à la littérature, au savoir. D'autant plus que pour moi, il est important que le monde entier soit au courant des violences que subissent les Français, mais aussi les Juifs ou bien encore les Résistants. Et seule la littérature peut véhiculer de ces beaux messages. En effet, la littérature peut témoigner de l'inhumain des hommes et de la violence qui l'accompagne durant la guerre. C'est un moyen de dénoncer les atrocités qu'a subies une grande majorité des civils réduits. Pour moi, Marguerite Yourcenar dans le Doublier paru en 1985, représente bien ce mode de témoignage de l'inhumain des hommes. Son mari a été arrêté et déporté dans le camp de concentration de Dachau dans lequel il a subi d'importantes violences.

A tel point que dans son roman, Duras en arrive même à décrire
les excréments de son mari en employant le mot, je cite: "merde" qui
n'est même plus une "merde" humaine tant la violence a transformé
Robert Antelme. Je trouve ça fort d'utiliser un terme comme celui-ci
et je suis profondément alors bouleversé devant la douleur et le désespoir
de cette femme qui ne peut plus reconnaître son mari, ce corps inhumain,
mobile et abîmé par la violence de la guerre. Je trouve que le message est
d'autant plus puissant que l'écrire car les mots sont posés sur le page
à tout jamais et peuvent dénoncer ainsi à vie la violence de la
guerre et toutes les répercussions qu'elle entraîne: douleur, changement
physique, fracture de l'âme... Peut-on continuer de vivre
normalement après avoir lu de tels témoignages? De plus, il y a
comme s'émerveillant des atrocités de la guerre qui a réussi à éveiller en
moi du chagrin et le désir de transmettre ces témoignages à d'autres
génération. Le livre est un roman de Nancy Huston intitulé Lignes de
Faille. On y retrouve un petit garçon américain qui raconte son
qui regarde sur Internet des images de soldats irakiens
massacrés durant la Seconde Guerre du Golfe par des Américains
en 2003. Ces images de corps coupés, mutilés, lui rappellent une
chanson que son père lui chantait, "ex recs", dans laquelle le pied était

relié à la jambe par l'os et ainsi de suite. En, en voyant ces corps d'écrasés
de soldats irakiens, Sol se rend compte que c'est irréparable, que la violence
a brisé l'homme et qu'un retour en arrière n'est plus possible. Grâce à sa
littérature et donc à la littérature, j'ai réalisé que la violence ^{de la guerre} est
irréversible sur l'homme et que ce soit, physiquement ou mentalement,
la guerre avait toujours de lourdes répercussions sur l'homme. Parfois,
comme Primo Levi qui raconte son expérience des camps de concentration dans
si c'est un homme, l'homme en devient traumatisé ou déshumanisé.
La littérature peut ainsi témoigner et dire le souffrance de l'individu
victime.

En plus de témoignages et de dénonces, la littérature me semble pouvoir dire la colère et la révolte de ceux qui sont victimes de la violence de la guerre.

En effet, lorsque je souffre, j'aime écrire pour dire ma colère ou ma tristesse. C'est pourquoi face à la violence de la guerre, la littérature me semble apparaître comme une arme usant des mots pour crier sa colère, sa douleur, son désir de révolte et surtout, son désir de vouloir vaincre et résister à cette violence. Cette violence qui nous impose le silence, qui nous brise les côtes et qui souhaite nous affaiblir peut finalement agir à l'opposé et nous inciter à écrire et à dire une chronique de la littérature notre colère. C'est le cas de Louis Aragon dans le Musée Grévin qui commence son poème par "J'écris dans un pays dévasté par la peste". Son message est clair dès le début, il est là pour dire son cri sa colère, accuser et se révolter. Aragon, il choisit d'insister à la liberté, tout comme Paul Éluard dans son poème Liberté, mais aussi à la résistance! Il n'est pas le seul à s'exprimer par la littérature. René Char dans Feuillets d'Hypermnestre où la littérature pour défendre la liberté, insister à la résistance face à l'occupant. On le voit dans le Fragment 429 lorsque les gens du village préfèrent mourir que de la dénoncer (enfin,

son personnage le capitaine Alexandre qui le représente) et les habitants qui souvent ont été cachés ne le dénoncent pas eux. Il et lui jettent un regard "comme un jet de lampe sur ma fenêtre". Le regard est alors synonyme et porteur d'espoir. A travers cet ouvrage, René Char souhaite réveiller le peuple face aux violences de guerre qu'ils subissent à la répression, à la torture, au froid, à la faim. Et finalement la maxime latine qui dit "Inter arma silent musae" et qui se traduit par "sous les armes, les muses se taisent", se trompait ? Et si au contraire, grâce à la littérature, les muses décidaient de parler et de s'exprimer davantage pour se rebeller, se révolter et résister. La littérature comme une arme ? Grâce à la littérature, la violence de la guerre peut alors nous paraître moins effrayante et peut se révéler source de motivation, pour se battre avec les mots.

Enfin, face à la violence de la guerre, la littérature peut être source de liberté et d'hommage.

En effet, il peut être dur parfois de tout garder en soi, de se reconstruire aussi après de telles démonstrations de violence. Lors d'une guerre, l'humain se retrouve confronté à des choses insupportables à la situation si violente "qu'elle en est inconcevable" comme l'écrit Simone Weil dans L'Attente ou le poème de la force. Parfois, il est même impossible de dire à haute voix ce que l'on a vécu. Pourquoi ? Souvent parce que cela devient tout simplement trop réel et que la réalité nous percute violemment. Prendre conscience de la violence de la guerre est une étape rude et ardue. Cependant, il arrive parfois, selon moi, que ne jamais se confronter à cette violence, peut nous amener à nous consumer de l'intérieur. C'est pourquoi la littérature apparaît alors comme libérée. Ecrire des témoignages sur ce qui nous a permis de prendre conscience de la violence de la guerre mais permet aussi de s'en libérer. Et il est plus facile de lire et d'écrire le doubleur lié à la violence de la guerre que de le dire à

haute voix. Même s'il peut s'avérer douloureux sur le moment d'écrire et de lire cette violence, cela peut nous libérer et nous soulager. Voilà pourquoi Charlotte Delbo et les 219 femmes qui l'accompagnaient à Auschwitz se sont promises d'écrire ce qui se passait dans le camp de concentration. Pour soulager sa pensée, pour maintenir comme part de liberté dans cette prison froide mais aussi pour se rappeler. En effet les mots ne s'effacent pas et permettent un hommage perpétuel à la mémoire de ceux qui ont péri face à la violence de la guerre mais aussi de ceux qui en sont revenus. C'est ce que fait Robert Antelme dans son roman et intitulé l'Espèce Humaine parut en 1947 en la mémoire de sa sœur, Marie-Louise, morte dans les camps de concentration. Il ne veut pas qu'on l'oublie, qu'il l'oublie, que nous oublions. De plus, il y voit un moyen de se libérer lui-même de sa propre expérience traumatisante dans les camps de concentration. Un moyen d'apaiser sa douleur grâce à la littérature. Ainsi, la littérature pourrait-elle finalement affronter la violence de la guerre et peut-être même la dominer?

Ainsi, je pense que la littérature possède de nombreux pouvoirs pour faire face à la violence terrible de la guerre. En plus de servir de témoignage, de dénonciation, de cri de colère en l'utilisant comme arme et en étant synonyme de liberté et de travail mémoriel, la littérature contribuera toujours à représenter l'histoire et à dire les violences subies par la guerre.